

extinction totale en l'espace de deux ou trois ans.

Pour cela, il suffirait de réserver dans le champ même ou à côté du champ sur lequel on cultive la pomme de terre, un petit espace que l'on planterait tard de manière que la végétation pût se continuer jusqu'aux premières gelées d'automne.

Le champ serait traité comme toujours pour assurer la récolte, par le vert de Paris. Quand les tiges du champ seront desséchées, les mouches afflueront en masse sur la réserve où il sera facile de les détruire à mesure.

Voilà dans toute sa simplicité, la méthode que je propose et que je résume comme suit :

1o. Réserver deux bouts de sillons que l'on plantera tard avec une espèce tardive de manière à prolonger la végétation jusqu'à la fin de la saison ;

2o. Donner à cette réserve une étendue proportionnée à la grandeur du terrain, pas plus de six par arpent et deux ou trois pas pour les petites plantations. Plusieurs réserves disséminées pour les grandes emblavures ;

3o. Traiter le champ comme à l'ordinaire par le vert de Paris pour assurer la récolte ;

4o. On soignera spécialement les espaces réservés par le vert de Paris et la chasse, surtout dans les derniers temps, détruisant tous les insectes, œufs, larvès, adultes, que l'on pourra atteindre.

Si tous ceux qui cultivent la pomme de terre veulent appliquer cette méthode avec soin, dans trois ans il n'y aura plus de chrysomèle de la pomme de terre dans le pays.

Tous ne liront sans doute pas ces lignes, comme il s'agit de l'intérêt général, je me permets d'espérer que tous les journaux voudront bien les publier et pour généraliser la méthode, j'en appelle au concours éclairé des membres des sociétés d'agriculture et des écoles agricoles et de toutes les personnes qui ont quelque influence sur les cultivateurs.

*Justification de la méthode.*—J'ai soumis la méthode que je propose à la critique et deux objections principales m'ont été présentées.

La première, c'est que l'idée n'est pas nouvelle ; qu'on avait déjà essayé de planter séparément certaines espèces de pommes de terre pour les feuilles desquelles la mouche semble la plus friande, afin de l'attaquer plus vigoureusement sur un espace plus concentré, et que ce traitement n'avait pas amené pour la suite de résultat appréciable.

Mais là n'est pas du tout le point essentiel, capital, c'est de prolonger les moyens faciles de destruc-

tion au delà de la maturité générale et jusqu'à la fin de la saison, d'acculer enfin la mouche jusque dans ses derniers retranchements, sur les derniers appâts, que l'on continue à offrir à sa voracité. Tout est là.

Passons maintenant à la seconde objection : admettons que, par l'emploi de cette méthode, on arrive à une entière destruction de la mouche par les champs de pomme de terre. Elle trouvera toujours certain un refuge, sur plusieurs plantes sauvages, de la famille des solanés, telles que la *jusquiame noire*, la *belladone*, etc., sur lesquelles on peut l'observer pendant la saison ; qu'elle dévore avec *autant d'avidité* que les feuilles de pomme de terre et où elles se reproduisent avec la même facilité. De là elle se répandra de nouveau sur les champs que l'on croirait avoir définitivement délivrés."

Ce raisonnement est tout à fait spécieux. J'y ai répondu et j'y réponds comme suit :

Si nous n'avions trouvé aucun moyen défensif contre la chrysomèle, il ne peut faire aucun doute que la culture de la pomme de terre serait anéantie depuis longtemps, et par suite, le terrible insecte, ne trouvant plus rien pour s'alimenter, aurait dû nécessairement disparaître aussi. Ceci est indéniable. Comment alors supposer que des solanées sauvages, que la mouche *aimerait* autant que les tiges de nos pommes de terre ; sur lesquelles elle accomplirait aussi commodément toutes les fonctions de la vie auraient pu résister à la destruction complète, quand elles sont laissées à elles-mêmes sans aucun moyen de protection ? Ces plantes rongées jusqu'à extinction, auraient-elles, à l'encontre des lois ordinaires de la nature, la faculté de renaître de leurs cendres.

Je ne dis pas que l'on n'a pas observé la mouche sur la *jusquiame noire* ou la *belladone*, se nourrissant et se reproduisant. Mais cela ne doit être considéré que comme un fait purement accidentel. Et je me l'explique par le fait d'une migration pendant laquelle la mouche, surprise en chemin et pressée par le besoin de la reproduction, accepte pour sa progéniture le substitut le moins mauvais possible pour sa conformation. Mais les jeunes sujets devenus abeilles, et mus par leur instinct qui ne les trompe jamais, se sont empressés d'aller à la recherche d'une condition meilleure dans nos luxuriants champs de pomme de terre dont l'attrait est irrésistible pour eux.

Je considère donc que ces objections ne peuvent